

Une réflexion neuve sur les thèmes musicaux du film noir, ici explicitement cités. Au-delà des conventions dramatiques, la musique de Stéphan Oliva transcrit l'intériorité de ces héros paumés et désaccordés, succombant aux beautés vénéneuses, et condamnés à leurs sombres destins. Sous forme de suite, les notes en clairs-obscur, la volupté des contrastes, les accords expressionnistes, les dérives hallucinées vers un glissement fatal et inéluctable entraînent l'auditeur à se reconstituer son propre cinéma.

"Trois ans après avoir visité les compositions de Bernard Herrmann, l'univers sombre de celui-ci a mené Stéphan Oliva vers un paysage sonore inspiré d'un autre pan fondamental de l'histoire du cinéma : le Film Noir. Mais ici, du tronc commun de thèmes musicaux des Films Noirs cités explicitement, de multiples branches émergent : néo Film-Noir, ou bien sa version hallucinée signée Kurosawa, sans oublier des portraits d'acteurs.

Le résultat est saisissant : nous assistons soit à la projection des films, soit à leurs commentaires; deux facettes pour expliquer musicalement le Film Noir, c'est-à-dire une description de l'homme là où la lumière peine à arriver, mais où l'essence de sa détresse et de son humanité brille encore."

Stéphane Oskéritzian

Contact Booking

wanbliprod

Simon Barreau

simon@wanbliprod.com

09.65.114.691 / 06.13.71.04.93

203, La Hallopière 44690 Monnières

www.wanbliprod.com

Stéphan Oliva ::: le musicien

STEPHAN OLIVA • Pianiste, compositeur, arrangeur.

Pianiste et compositeur réputé pour la finesse de son jeu, son toucher d'une grande sensibilité, son originalité et son éclectisme. Il est reconnu et apprécié pour ses créations dans plusieurs domaines :

* Nombreuses compositions personnelles et improvisations libres :

Disques : *Souen* (1988) - *Novembre* (1991) - *Clair Obscur* (1993) - *Itinéraire Imaginaire* (2004) - *Stéréoscope* (2009)
Pandore (2008) - *Miroirs* (2006) - *Aquarian Forest* (2008)

* Hommages à des personnalités variées

Bill Evans : *Jade Visions* (1996)

Lennie Tristano : *Tristano* (1999) - *Sept variations sur Lennie Tristano* (2002)

Paul Motian : *Fantasm* (2000) - *Intérieur Nuit* (2002)

Paul Auster : *Coïncidences* (2005)

Giacinto Scelsi : *Soffio di Scelsi* (2007)

Bernard Herrmann : *Ghosts of Bernard Herrmann* (2007) - *Lives of Bernard Herrmann* (2010)

Les pionniers du « Harlem piano stride » : *Echoes of Spring* (2008)

Winsor Mc Cay : « Little Nemo » *Slumberland Band* (2010)

* Relectures du cinéma

Jazz'n'(e) motion (1998) - *Ghost of Bernard Herrmann* (2007) - *Lives of Bernard Herrmann* (2010)

Film noir (2011) - *After noir piano gone* (2011)

* Musiques de film

Froid comme l'été (2003) - *Les liens du Sang* (2008) - *Un Singe Sur Le Dos* (2010)

* Ciné-concerts

Loulou de Pabst, *L'Inconnu de Tod Browning*, *La Guerra ed il sogno di momi de Segundo De Chomon*,
Crainquebille de Feyder, *Le bonheur de Medvekiné*, *Monte là-dessus avec Harold Lloyd*, *The Lodger d'Alfred Hitchcock*
et des films muets de Jean Painlevé, de Jean Durand, d'Emile Cohl...

* Prestations dans le spectacle vivant : théâtre, danse...

Avec Hanna Schygulla, Jean-Claude Carrière, Kerstin Specht, Melissa Von Vepy...

* Conférences et masters classes

« L'histoire du piano dans le Jazz », « musique et cinéma », « Bernard Herrmann », « Jazz et cinéma ». Enseignement aux Conservatoires de Montreuil et de Strasbourg de 1995 à 2008

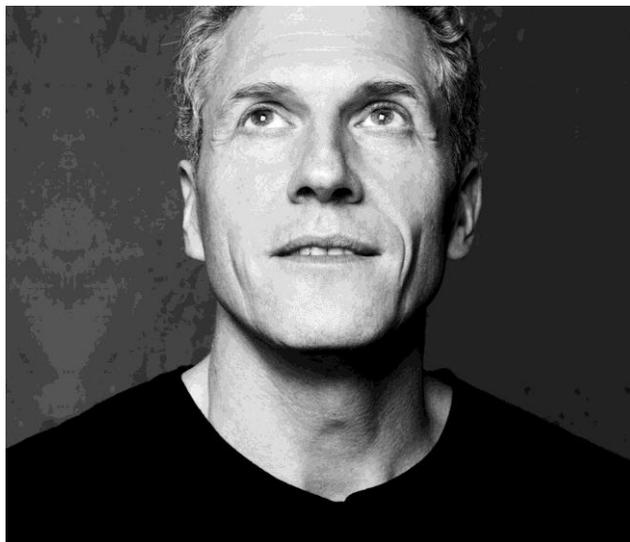
* Présence sur les scènes internationales

Allemagne, Espagne, Portugal, Hongrie, Suisse, Pologne, Finlande, Angleterre, Luxembourg, Belgique, Estonie, Lettonie, Guyane, Canada, Israël, Palestine, Birmanie, Corée...

* Carrière discographique maintes fois saluée par la presse :

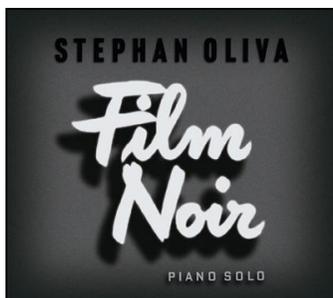
- Biennale des jeunes créateurs d'Europe et de la méditerranée (1989)
- « Django d'or » Espoir (1992)
- Disque de l'année 1999 Jazz Magazine
- 4 fois « Choc de l'année » de la revue Jazzman (1998 - 2000 - 2002 - 2004)
- 4 fois Top « sélection de l'année du journal Le Monde » (1996 - 1998 - 2000 - 2007)
- Prix Boris Vian de l'Académie du jazz en 2002
- « Coup de cœur » de l'Académie Charles Cros 2004
- Top 20 du best of 2007 des Inrockuptibles
- 4 ffff Télérama (1996 - 2000 - 2006)
- H. Koller Award « Best cd of the Year » 2004
- 4**** jazzman (1992 - 1999 - 2002 - 2008 - 2010)
- Disque du mois « So Jazz » novembre 2010
- Le Choix de France Musique 2010

Stéphan Oliva ::: Discographie sélective



crédit Cecil Mathieu

- **After noir (piano gone) portraits** – sansbruit (2011)
- **Lives of bernard herrmann** – sansbruit (2010)
- **Stéréoscope** – La Buissonne/Harmonia mundi (2009)
- **Les liens du sang** – Cristal Records/Harmonia Mundi (2008) et DVD Studio Canal
- **Echoes of spring** - Melisse/Abeille Musique (2008)
- **Ghosts of Bernard Herrmann** – Illusions (2007)
- **Miroirs** – Minium/Discograph (2006)
- **Itinéraire imaginaire** - Sketch/Harmonia Mundi (2004)
- **Loulou** – DVD Carlotta (FR)/ Critérium (USA) (2004)
- **Sept variations sur Lennie Tristano** – Sketch/Harmonia Mundi (2002)
- **Fantasm** - BMG/RCA Victor (2000)
- **Jazz'n'(e) motion** - BMG/RCA Victor (1998)
- **Jade visions** - OWL/Universal (1996)



ARTISTE : **STEPHAN OLIVA**
TITRE : **FILM NOIR**
LABEL : **ILLUSIONS**
DATE DE SORTIE : **FEVRIER 2011**

1. Odds Against Tomorrow / John Lewis, Robert Wise 1959
2. Force of Evil / David Raksin, Abraham Polonsky 1948
3. The Asphalt Jungle / Miklos Rozsa, John Huston 1950
4. Whirlpool / David Raksin, Otto Preminger 1949
5. The Killer's Kiss / Norman Gimbel / Arden Clar, Stanley Kubrick 1955
6. Touch of Evil / Henry Mancini, Orson Welles 1958
7. Angel Face / Dimitri Tiomkin, Otto Preminger 1953
8. The Night of the Hunter / Walter Schumann, Charles Laughton 1955
9. The Long Goodbye / John Williams, Robert Altman 1973
10. Double Indemnity / Miklos Rozsa, Billy Wilder 1944
11. Der Amerikanische Freund / Jürgen Knieper, Wim Wenders 1977
12. Sunset Boulevard / Franz Waxman, Billy Wilder 1950
13. Aurosawa Akira suite / Fumio Hayasaka, Masaru Satô Yoidore tenshi L'ange Ivre 1948
Warui yatsu hodo yoku nemuru Les Salauds dorment en paix 1960
Tengoku to jigoku Entre le ciel et l'enfer 1963



Stéphan Oliva ::: Presse

Deux claviers pour un jazz d'exception

Le Monde

« Dixième soirée du festival Jazz à la Villette (Paris, 10 septembre) : deux pianistes, Stéphan Oliva (Montmorency, 1959) et Paul Bley (Montréal, 1932). Un double concert en piano solo, est-ce si judicieux ? Dans le cas de Stéphan Oliva et Paul Bley, la réponse est oui. Oui, mais après coup. Et pas seulement parce que Stéphan Oliva a la grâce d'enchaîner : « sans Paul Bley, je ne jouerai pas ainsi. »

Une trentaine d'années de distance entre eux, mais pas mal de points communs : l'élégance, l'intégrité, le refus de tout effet, de toute rouerie. Un rapport à la musique qui intimide. Sans compter, essentiel dans l'auditorium de la Cité de la musique, un public - ce tiers inclus - concentré.



Stéphan Oliva figure aux tout premiers rangs des pianistes sous-estimés. Paul Bley, au premier rang des figures historiques les plus oubliées. L'album Novembre (1991, Owl Records) est le premier jalon de la carrière sans compromis de Stéphan Oliva. Les derniers enregistrements de Paul Bley, dont Mondsee (ECM), purs chefs-d'œuvre. Mots pesés. Du coup, côté tintouin et ramdam, silence radio, ignorance frivole, le tout d'ailleurs, il faut le noter, sans la moindre méchanceté.

Stéphan Oliva présente une suite autour de grands moments du film noir. Son rapport au cinéma, éprouvé en d'autres circonstances (disques, performances) reste central. Le toucher, le sens des harmonies, tout ce qu'un festival serait de nature à menacer, tient ici de l'évidence. D'où, au rappel bienvenu, un portrait de Gene Tierney : hommage, célébration, délicatesse, pensée.

Après quoi, d'un pas étudié, Paul Bley s'approche du clavier. Paul Bley qui jette, plutôt qu'il ne la pose, sa canne. Assis - la tête et les mains ont vingt ans - il joue. Il joue quoi ? Il joue Paul Bley. Pour ceux dont la vie a été changée par son premier album, Improvisations (1953, il avait 20 ans), le choc reste intact. Dans ce disque adoubé par Mingus (contrebasse) et Art Blakey (batterie), le jeune Canadien, comme on disait alors, parfaitement admis parmi les héros de l'âge d'or à New York, se permet une sidérante plongée dans le vide intitulée Spontaneous Combustion. Près de soixante ans plus tard, après plus de soixante mille expériences, il n'a en rien changé de méthode.

Des esquisses de standards vite décalées (Like Someone in Love), un Monk's Dream désaxé, des bribes de Lennie Tristano, une liberté sans nom. Combustion spontanée sans la moindre trace de séduction, de virtuosité : Paul Bley laisse toujours courir ses mains à la vitesse de la pensée, bombarde soudain le ventre du piano de son poing droit, et là, rejoint la note qui dure dans un silence d'amour. À chaque ovation, il pivote vers l'auditoire comme si de rien n'était. Il vient de donner une leçon de jeunesse, de morale, d'indépendance. Pas plus. Mais vraiment pas moins. »

Francis Marmande

Article paru dans l'édition du 12.09.10

Jazz à la Villette

Stephan Oliva, Paul Bley. *Cité de la Musique*, 10 septembre 2010.

« Emotion, tension, surprises : deux chemins qui se dessinent et s'inventent sous les doigts de sourciers défricheurs de silence. En fin de première partie de cette soirée d'hommage au piano solo, Stephan Oliva (né en 1959) dédie, en guise de « rappel », un Portrait de Gene Tierney (ah Madame Muir !) à son successeur, Paul Bley (né en 1932) sans qui, affirme-t-il, il ne jouerait pas comme il joue.

Soit un concert en noir et blanc par deux sculpteurs de mémoires à la crinière blanchie sur le clavier.

Tandis que l'élégant benjamin annonce un vagabondage cinéphilique autour de films « noirs » (de Billy Wilder, Hitchcock, Preminger, Kurozawa...) extraits des cinémathèques de notre inconscient, l'aîné, s'approchant du piano, avec une lenteur pesante et une majestueuse ironie (mais il ne jouera pas le « And Now The Queen » composée jadis par Carla l'unique, sa première compagne), va nous embarquer, inhabituel comme à son habitude, pour un cabotage dans les méandres des standards. D'un voyage à un autre.

Après s'être consacré à l'exploration, au creusement des bandes-son de Bernard Herrmann jusqu'à en extraire les non-dits, résonances et contrastes souterrains, mais aussi et surtout le souffle qui les traverse toutes, Oliva vient de nous promener et nous égarer du même coup dans ce qu'il nous annonçait comme un autre film musical – à nous de nous fabriquer au gré des allusions, références, clins d'œil et bouffées digitales, un flux d'images plus ou moins onirique dictées-suggérées par sa maîtrise du suspense.

Et ce n'est pas autre chose que nous propose Bley : une succession de ballades évidentes et/ou masquées, travesties et délicieusement « torturées » (c'est d'ailleurs le qualificatif qu'utilisait en souriant Oliva à propos du traitement de chirurgie pianistique qu'il avait fait subir aux musiques des films qu'il aime), mais aussi d'une composition de Thelonious Monk sur « par cœur » dont, comme toujours, je ne retrouve pas le titre. Peu importe dans la mesure où l'essentiel reste le passionnant travail d'anamnèse à quoi se livre Paul Bley à partir d'un magma mémoriel collectif. En même temps, cette attitude relativement nouvelle du pianiste nous fait nous demander si ce n'est pas une façon de nous indiquer qu'il tourne une page ou boucle une boucle, comme s'il s'attaquait avec la même apparente désinvolture virtuose à ce background de ses premières amours, quand, juvénile prodige canadien, il avait même remplacé son indétrônable compatriote Oscar Peterson.

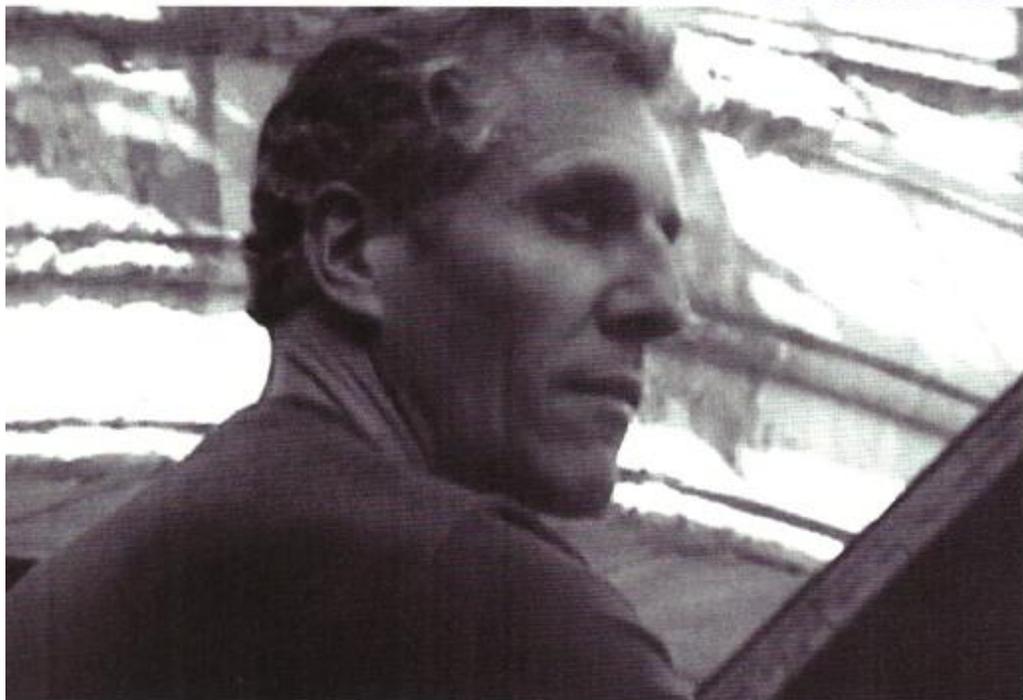
Bref, ce fut une soirée où l'on aurait rêvé d'être le piano caressé, amoureuxment brutalisé (ah ces crises et contrastes décibelliques, jusqu'aux claques conclusives de Bley sur les cordes), par ces superbes... on parle sans cesse de « guitar heroes », alors que le clavier n'est pas moins un infini terrain d'aventures héroïques : nous venons d'en rencontrer deux, indiscutablement. Mais qui a enregistré ce concert ? »

Philippe Carles (Jazz magazine)



RENCONTRE
STÉPHAN OLIVA

ÉCRAN NOIR POUR NUITS BLANCHES



RENCONTRE AVEC LE PIANISTE FRANÇAIS À L'AUBE DE L'ENREGISTREMENT DE SON ALBUM DEDIE AU FILM NOIR

TEXTE
THIERRY
LEPIN

Stéphane Oliva est un homme d'images, pas de clichés. On le dit impressionniste, mais son parcours met avant tout en lumière un sculpteur de sons, obstiné à remettre sans cesse l'ouvrage sur le métier, à contre-courant lorsqu'il tempête contre les difficultés rencontrées pour faire jouer son trio original (avec Claude Tchamitchian et Jean-Pierre Jullian) ou son quintette d'*Itinéraire Imaginaire* (avec Matthieu Donarier, Jean-Marc Foltz). Les scènes de concert veulent des « créations », il n'aime rien tant que la complicité des idées, la fidélité de jeu éprouvée au fil du temps. Cette même fidélité qui le lie à deux producteurs clés

du jazz contemporain : Jean-Jacques Pussiau – qui lui proposa son premier solo sur le cinéma en 1998 (*Jazz'n (e)motion*) – puis l'homme des labels Sketch et Illusions, Philippe Ghielmetti pour

“ Je travaille dans l'urgence. ”

qui il imagina *Ghosts Of Bernard Herrmann* en 2006, une immersion très personnelle dans les musiques du compositeur de *Taxi Driver*, et qu'il prépare aujourd'hui un nouveau solo dédié au film noir. Car Stéphane Oliva est aussi un

ciné-fils. Composant pour le cinéma contemporain (*Les Liens Du Sang* de Jacques Maillot) et le cinéma muet en concert (*Loulou* de Pabst), ou choisissant des films comme partitions là ou d'autres égrènent les standards.

À quelques semaines de l'enregistrement de son solo, il n'a pas encore arrêté de choix définitifs. « Depuis le mois de mars, je regarde film noir sur film noir. Je suis en pleine gestation, je travaille dans l'urgence. » Dans son corpus se côtoient grands classiques et chefs-d'œuvre méconnus : *La Soif Du Mal* d'Orson Welles (musique d'Henry Mancini) ou *Le Coup De l'Escalier* de Robert Wise (musique de John Lewis). « J'essaie des choses au piano, suivant ce que le film évoque, comme un peintre fait des croquis libres. Chaque étape est importante. Il s'agit de faire un portrait du film et de la musique dans un même plan, comme lorsque l'on voit face et profil dans une peinture cubiste. Pour ce projet, je m'oriente vers quelque chose de très minimaliste. La règle d'or du jazz est de ne garder que ce qui sonne. C'est la grande leçon que j'ai apprise de Paul Motian : la musique doit fonctionner tout de suite. J'ai aussi retenu cela en écrivant des musiques de films. »

À ÉCOUTER
Stéphane Oliva,
Lives Of Bernard
Herrmann

(Sans bruit)
Stéphane Oliva/
Claude Tchamitchian/Jean-Pierre
Jullian

(La Buissonne)
Stéphane Oliva
Quintet, Itinéraire
Imaginaire
(Sketch)

EN CONCERT
10/9 : Paris (Jazz
à la Villette),
Stéphane Oliva solo
sur le film noir
11/9 : Paris (Jazz à
la Villette), Stéphane
Oliva/François Raulin
Quintet Little Nemo
19/9 : Lorient, Ciné
Concert sur L'Inconnu
de Tod Browning

EN LIGNE
www.stephanoliva.com

Interview de Stéphane Oliva par Yvan Amar
Sur France Inter pour l'émission « Jazz Club » le 10 septembre 2010
(en direct du festival Jazz à La Villette)

Yvan AMAR :

Le jazz club de France Musique est diffusé depuis la cité de la musique dans le cadre du Festival de Jazz de la Villette qui vient de nous permettre d'entendre en solo le pianiste Stéphane OLIVA autour du thème du film noir. Et précisément, Stéphane OLIVA accepte maintenant de nous dire quelques mots sur ce qu'on vient d'entendre.

On le connaît pour avoir travaillé autour de l'écrivain Paul AUSTER, autour de la bande dessinée LITTLE NEMO, autour de Bernard HERRMANN. Alors, dites moi, Stéphane OLIVA, est-ce que pour vous, c'est primordial d'avoir un fil rouge, d'avoir un thème pour improviser ?

Stéphane OLIVA :

Pas forcément, mais j'aime bien avoir des thèmes pour improviser, dans la mesure où lorsqu'on improvise, ce qui nous guette c'est de refaire toujours un peu les mêmes choses, ou d'avoir un langage où l'on croit qu'on improvise mais finalement qui s'enferme dans quelque chose qui a besoin de s'ouvrir vers d'autres formes d'inspiration. C'est la raison pour laquelle j'aime bien avoir de temps en temps, comme pour m'oxygéner, des fils conducteurs forts comme ce soir le film noir.

Y. A. :

Je sais bien que vous êtes un amoureux du cinéma, que vous avez consacré de nombreux concerts et enregistrements, en particulier à la musique de Bernard HERRMANN. Et là, je crois que c'est à la demande de Philippe GHIEMMETTI que vous avez choisi le film noir. Comment ça se prépare, qu'est ce que vous avez dans la tête, devant les yeux, dans les oreilles pour préparer un répertoire comme ça ?

S.O. :

D'abord, je fais le vide total. J'assimile le plus que je peux du film lui-même qui m'intéresse tout autant que la musique. Puis après, la chose que j'essaie de faire, c'est de retourner vers la musique réelle et de voir comment les choses ont été composées. Et très vite on se rend compte que quand on essaye de la jouer - moi qui ne suis pas un interprète - il ne se passe pas grand chose ! Donc, il y a une nécessité de recréer la musique. En fait, de revenir à mon registre d'improvisateur. Et c'est là que je me reconnais dans le registre du Jazz.

Y. A. :

Et que voulez-vous dire par « moi qui ne suis pas un interprète » ? Vous avez des bases de piano classique, vous en faites de temps en temps encore, ne serait-ce que pour travailler... vous ne vous sentez pas interprète malgré tout ?

S.O. :

Non, je ne me sens pas vraiment intéressant lorsque j'interprète, sauf peut-être justement de la musique classique excessivement bien écrite pour être interprétée. Mais sinon, par exemple, si vous jouez un des plus beaux solos d'Herbie Hancock ou de Bill Evans, il va être mort sous vos doigts. Même en l'interprétant au mieux on aura comme une fleur en plastique ! C'est quelque chose qui n'aura pas de vie. Et en fait, c'est la même chose lorsqu'on commence à poser sur le papier des motifs et des choses comme ça, il faut leur donner la vie, il faut avoir recours à l'improvisation, à ce que l'on fait de mieux, à rétablir des climats. Et puis, c'est quoi faire une musique de film, ou jouer autour d'une musique de film, sinon répondre à l'absence des images qui doivent se reconstituer chez les auditeurs.

Y. A. :

Les images, vous ne les voyez pas vraiment dans votre tête quand vous jouez j'imagine, mais vous vous imprégnez d'un climat.

S.O. :

Ah si. Je vois vraiment des images.

Y. A. :
Ca défile ?

S.O. :
Ca défile. Mais pas dans l'ordre rationnel. Et là, il y a un côté psychanalytique très intéressant. Lorsqu'on fait appel aux images, elles sont porteuses, elles réveillent. Là, il y a une vraie force corrosive des films mêmes qui refait surface. Surtout que quand on touche à la musique, on a l'impression, avec les images, d'être dans le nerf central du film. Et là, c'est très troublant comme expérience.

Y. A. :
Vous vous êtes basé sur un film, plusieurs films, une décennie de films un peu vagues ?

S.O. :
Alors : plein de films en fait. Ca peut aller de POLONSKI à Otto PREMINGER, Billy Wilder, Hitchcock, même Kubrick dans ses premiers films noirs comme « Le Baiser Du Tueur », Orson Wells avec « La Soif Du Mal »...

J'ai une série comme ça que je joue librement sous forme de suite. Je reconstitue un film musical autonome en tant que tel, dont je laisse à l'auditeur le soin de la mise en scène et de sa réalisation visuelle au gré de son imagination.



Article sur le concert à la Villette du 10 septembre 2010
Publié le 6 octobre 2010 pour Citizen Jazz
www.citizenjazz.com

« Dans la magnifique salle de la Cité de la Musique où l'on entend, pour le meilleur et pour le pire, le moindre soupir, le premier n'a pas hésité à dire son admiration et sa dette à l'égard du second via une traversée de la musique de film noir. Hitchcock, Mankiewicz, De Palma... On revisite pendant une heure des musiques connues, entendues ici ou là, redécouvertes. Ce n'est ni sombre ni sinistre, c'est noir, à l'image des vêtements du pianiste et de son instrument. C'est habité aussi. De l'amour du cinéma et du piano à la fois. Oliva ne s'arrête jamais ; les notes forment et déforment des paysages, ménagent une juste place au silence, gravent leur relief dans le noir et blanc de la salle. Le toucher est fin, mesuré. La flèche atteint sa cible. Il termine par, en rappel, un hommage à Gene Tierney, reine du film noir, inoubliable dans *Laura*, d'Otto Preminger. Pas de trucage ni de démonstration, c'est un portrait de toute beauté. »

Article de Raphaële T.



Stéphan OLIVA : "Film Noir" (Illusions) - "After Noir" (Sans Bruit)



Orson Welles (Quinlan) dans "Touch of Evil" ("La Soif du mal")



Empruntant autant aux drames psychologiques qu'aux films de gangsters, le film noir parle à Stéphan Oliva. Son piano économe en traduit les nuances les plus sombres. Dans "Jazz'n (e)motion" (1997), Stéphan reprend "Touch of Evil" ("La Soif du mal") qu'il revisite aujourd'hui, mais aussi "Vertigo" ("Sueurs froides") de **Bernard Herrmann**. Après avoir convoqué les fantômes de ce dernier dans deux albums, le pianiste consacre un disque entier au genre, transpose sur son clavier

les ombres du noir et blanc, les couleurs parcimonieuses de son jeu crépusculaire ne les faisant que mieux ressortir. Terrain d'élection de cinéastes « émigrés » (**Robert Siodmak**, **Fritz Lang**, **Otto Preminger** et **Billy Wilder** sont autrichiens et allemands), confié à des chefs opérateurs au talent exceptionnel (le hongrois **John Alton** pour n'en citer qu'un), le film noir connut son âge d'or en Amérique dans les années 40 et 50. Dix des treize longs-métrages qu'évoque cet album datent de cette période. Oliva inclut aussi dans son programme deux films en couleurs plus tardifs, "The Long Goodbye" ("Le Privé") et "Der Amerikanische Freund" ("L'Ami américain"). Un *medley* consacré à **Akira Kurosawa** complète ces bandes-son qu'Oliva arrange, transforme et s'approprie. Il a vu chaque film plusieurs fois pour en relever les partitions, coupe, effectue un véritable travail de remontage des thèmes ou des séquences musicales qu'il reprend. Une utilisation fréquente de la pédale *forte* lui permet de prolonger la résonance des notes, la vibration des cordes, d'augmenter la noirceur des accords qu'il plaque dans les graves du clavier. Le pianiste ne reprend pas nécessairement les génériques des films. Il développe des thèmes secondaires, des passages illustratifs. On suit ainsi la descente de la rivière effectuée par John et Pearl, les deux enfants que poursuit **Robert Mitchum** dans "Night of the Hunter" ("La Nuit du chasseur"). Le martèlement des basses qui débute le morceau est le cri de rage de ce dernier voyant que ses proies lui échappent. **Stanley Kubrick** n'a pas mis de musique sur le générique de "The Killer's Kiss" ("Le Baiser du Tueur"). Elle survient un peu plus tard, avec l'apparition de Gloria (**Irene Kane**) dans son appartement, et accompagne de nombreuses scènes du film. **Stéphan Oliva** en a beaucoup ralenti le rythme. Il détache toutes les notes du thème et parvient à les faire magnifiquement sonner. On entre dans ce recueil avec la musique que **John Lewis** écrivit pour "Odds Against Tomorrow" ("Le Coup de l'escalier"). Stéphan conserve certaines notes bleues que joue **Bill Evans** dans la bande-son originale. Avec "Force of Evil" ("L'Enfer de la corruption") et "The Asphalt Jungle" ("Quand la ville dort") les climats s'assombrissent. Dans le premier, le piano, abstrait et dissonant restreint sa palette de couleurs. Normal, la société que dénonce **Abraham Polonsky** dans son film est entièrement corrompue. Une métaphore de l'Amérique et du monde des affaires. Cette angoisse que le pianiste exprime par la profondeur abyssale de ses basses est encore plus marquée dans "The Asphalt Jungle", un ostinato de notes lourdes et obsédantes qui accompagnent **Sterling Hayden** au bout de sa cavale, dans un champ de son Kentucky natal, parmi des chevaux. Cette noirceur, on la retrouve dans les cadences graves et lentes de "Whirlpool" ("Le Mystérieux docteur Korvo"). Mis à nu par Stéphane qui les a débarrassés d'orchestrations parfois douteuses, les thèmes véneneux d'"Angel Face", "Double Indemnity" ("Assurance sur la mort") ou "The Long Goodbye" retrouvent leur splendeur mélodique primitive, se révèlent à nous comme si on les entendait pour la première fois.



Oltre "Film Noir", le label Sans Bruit met à disposition en téléchargement (MP3 320 ou FLAC qualité CD) "After noir", un album de compositions et d'improvisations de **Stéphan Oliva** enregistré pendant la même séance. Acteurs et actrices inspirent son piano « after gone », notamment **Robert Ryan** dont une image en couleur de "Odds against Tomorrow" illustre la pochette. L'attaque des notes, les choix harmoniques, révèle un jazzman au toucher délicat qui réserve aux actrices des morceaux intensément lyriques. Le blues est présent dans la ligne mélodique de

la pièce consacrée à **Piper Laurie**, la partenaire de **Paul Newman** dans "The Hustler" ("L'Arnaqueur"). **Lizbeth Scott** qui enregistra un disque de jazz en 1958 pour le label Vik hérite aussi d'une très belle mélodie. On trouve son nom dans de nombreux films noirs. Le plus célèbre reste sans doute "The Strange Love of Martha Ivers" ("L'Emprise du crime") de **Lewis Milestone**, le rôle de Martha Ivers étant confié à **Barbara Stanwyck**. Pour ce film, le premier de **Kirk Douglas**, **Miklos Rozsa** a composé une partition que Stéphan a probablement entendue. Les deux autres femmes qu'il célèbre dans ce disque sont **Gloria Grahame** et **Gene Tierney**. Cette dernière, la Laura d'**Otto Preminger**, mais aussi l'inoubliable Madame Muir, bénéficie d'une mélodie très tendre sur laquelle le pianiste a l'habitude de terminer ses concerts. Comme celui de **Lizbeth Scott**, le portrait de **Gloria Grahame** est inclus dans l'*After Dark Suite*, improvisation de vingt-quatre minutes enregistrée d'une traite tard dans la nuit à Lausanne. Elle contient une superbe version de *The Blue Gardenia* qu'interprète **Nat King Cole** dans le film de **Fritz Lang** qui porte le même nom. Son hommage à **Humphrey Bogart** par lequel elle débute s'inspire de "The Maltese Falcon" ("Le Faucon maltais") dont Stéphan décline quelques mesures du thème. Les autres acteurs de cette suite sont **Sterling Hayden** – le piano restitue parfaitement l'ivresse de l'écrivain alcoolique **Roger Wade** dans "The Long Goodbye" –, **Robert Mitchum** et **Robert Ryan**. Ces deux-là entourent **Gloria Grahame** dans "Crossfire" ("Feux croisés"), un film d'**Edward Dmytryk** dans lequel Ryan tient le rôle du salaud. Intitulant son propre morceau *Crossfired*, le pianiste durcit le trait, attaque puissamment les basses de son clavier. Il fait de même dans "On Dangerous Ground" ("La Maison dans l'Ombre"), première des trois pièces consacrées à l'acteur. Policier aigri et violent dans ce film de **Nicholas Ray**, Ryan inspire à Oliva un piano tourmenté et abstrait d'une noirceur inoubliable.



Piper Laurie



Lizbeth Scott



Gloria Grahame

Par Pierre de Chocqueuse - Publié dans : Chroniques de disques sur le blog de Choc : <http://blogdechoc.over-blog.com/>

Stéphan Oliva ::: Contacts

wanbliproduction

Artist Booking & Production

Booking: Simon Barreau

0033 (0)9 65 114 691

0033 (0)6 13 710 493

203 La Hallopière – 44690 Monnières - France

Mail : simon@wanbliprod.com

Site Web : www.wanbliprod.com

Stéphan Oliva

Site Web : <http://www.stephanoliva.com>

Page myspace : <http://www.myspace.com/stephanoliva>

Mail : stephan.oliva@wanadoo.fr

